**838 À Menton, l’inamovible vierge de la discorde**

Une statue considérée comme hostile à l’avortement hérisse les associations féministes et de défense des droits humains depuis qu’elle a été édifiée, en 2019, en plein centre-ville. Mais, érigée sur un terrain privé, elle semble indéboulonnable. Par Valérie Lépine (Menton [Alpes-Maritimes], envoyée spéciale). 11-06-2025 à 12h30, modifié à 14h01

Légèrement inclinée vers l’avant, la vierge de bronze tend ses paumes ouvertes vers les sept bébés nus gisant à ses pieds. En position fœtale, allongés ou assis, une main sur l’oreille, ils semblent sans vie, le cordon ombilical sur le ventre ou traînant au sol. Sur le socle de la statue, une plaque : « ***Notre-Dame des Innocents (…) symbolise l’amour maternel envers tous les enfants, spécialement ceux qui ne sont jamais nés***. »

Un couple de passants s’approche avec un petit garçon. La femme le prend dans ses bras : « *Regarde les bébés* », lui souffle-t-elle. Ces habitants de Menton (Alpes-Maritimes) sont persuadés que cette œuvre imposante (1,80 mètre de haut), érigée à l’entrée du Grand Hôtel des ambassadeurs, un palace de la fin du XIXe siècle, est un « symbole de fertilité ». D’autres Mentonnais, acteurs de la vie associative ou politique locale, y voient, eux, un « message clair et violent » contre l’avortement et reprochent à la statue en question d’être offerte à la vue de tous, en plein centre-ville. De fait, juchée sur un muret en surplomb du trottoir, on jurerait qu’elle est sur l’espace public, alors qu’elle est bien sur un terrain privé. Disons juste à la « frontière ».

Dans une région (Provence-Alpes-Côte d’Azur) où, selon l’agence régionale de santé, on comptabilise le taux de recours à l’interruption volontaire de grossesse (IVG) le plus important du territoire métropolitain, cette sculpture est un « symbole presque obscène », s’insurge Claire Moracchini, conseillère conjugale au Planning familial de Nice, car les bébés représentés ne ressemblent pas à des fœtus, mais à des enfants viables.

**« *L’idée sous-jacente est de culpabiliser celles qui se sont fait avorter***», relève la bénévole, ***d’autant que la plaque d’origine, aujourd’hui modifiée, mentionnait « les femmes qui ont avorté et se repentent* ».**

Comme Mme Moracchini, tous les détracteurs de la statue sont convaincus qu’à Toulouse, Paris ou Lyon pareille œuvre n’aurait jamais pu demeurer si près de la voirie. À Menton, 30 000 habitants, voilà bientôt six ans qu’elle fait partie du paysage devant cet hôtel, propriété d’un couple d’Italiens, Liana et Mauro Marabini.

Ailleurs en France, il y a bien eu, ces dernières années, d’autres affaires de statues contestées car érigées sur l’espace public : celle de Jean Paul II à Ploermel (Morbihan), en 2017 ; ou, la même année, une vierge dans un parc de Publier (Haute-Savoie). À Menton, Notre-Dame des innocents se dresse, elle, sur un terrain privé. Intouchable.

**Traditionnaliste intransigeant**

« Si elle a été mise là, c’est bien pour qu’on la voie ! », constate Yves Juhel, maire Les Républicains (LR) de la commune depuis 2021, pour lequel cette histoire « n’intéresse plus personne ». Tout en précisant qu’à titre personnel il pense qu’une femme doit pouvoir disposer de son corps, il insiste : « Chacun est libre d’exprimer ses opinions, comme le fait Mme Marabini, (…) une dame d’une grande franchise », poursuit-il.

Laurent Lanquar-Castiel, représentant départemental d’Europe Écologie-Les Verts, évoque les courriers de protestation envoyés à la mairie et restés sans réponse, et les rassemblements organisés peu après l’installation de la statue, et plusieurs fois le 8 mars, aux côtés d’associations féministes, lors de la Journée internationale des droits des femmes. Mais, dans une municipalité dont la majorité est LR, et l’opposition répartie entre ex-LR et Rassemblement national, difficile, pour les progressistes, de se faire entendre, déplore l’écologiste. Lui-même en convient : après la première manifestation, en octobre 2019, d’une cinquantaine de personnes, les Mentonnais ne se sont guère mobilisés. Après tout, « la dame fait ce qu’elle veut chez elle », considèrent ainsi plusieurs passants rencontrés à Menton.

La « dame », c’est Liana Marabini. Un personnage dont peu de Mentonnais connaissent le parcours. Installée dans l’un des fauteuils en cuir crème du salon de son hôtel, elle s’agace : « Cette œuvre n’est pas contre l’avortement, elle est pour la vie ! » Est-elle opposée à l’IVG ? « Oui, je suis contre, car il n’y a pas de raison d’être enceinte d’un enfant qu’on ne veut pas, sauf si l’on a été violée ou victime d’un inceste… »

C’est elle qui, en 2019, a décidé de faire ériger la sculpture devant son hôtel, à l’occasion de la première Biennale d’art contemporain sacré qu’elle y organise. Ce jour-là, un cardinal était venu du Vatican pour la bénir : l’Américain Raymond Leo Burke, « père spirituel » de Liana Marabini, selon ses dires. Ce traditionaliste réputé intransigeant était le chef de file de l’opposition au pape François, mort en avril. Le diocèse de Nice, dont dépend Menton, avait-il, lui aussi, donné sa bénédiction ? Sollicités par Le Monde, ses responsables n’ont pas répondu. Quant au doyen de Menton, le père Régis Peillon, il ne s’étend pas sur le sujet, expliquant juste qu’il n’existe « pas de liens » entre la paroisse et Mme Marabini. « Mais je ne demande pas de permission, confirme l’intéressée, car je n’aime pas être contrôlée. »

**L’art et la religion**

Emmitonnée dans d’amples vêtements noirs tombant jusqu’aux pieds, un bandeau sur ses cheveux blond tirés en arrière, la maîtresse des lieux, née Steliana Martac, à Bucarest, en 1955, rappelle les tragédiennes vieillissantes du début du XXe siècle. Derrière la douceur de la voix et le léger roulis des « r », on devine la femme d’autorité qui a su mener sa barque depuis sa Roumanie natale jusqu’à Monaco, où elle vit désormais. Assise sous un monumental lustre en perles de verre, elle ne cache pas sa fierté de posséder ce palace qui était riche d’une centaine de chambres au temps de sa splendeur. Elle et son mari, un entrepreneur italien, l’ont fait rénover à grands frais en 2016, ajoutant leur touche personnelle : une chapelle, aménagée au premier étage, où sont parfois célébrés des offices.

L’hôtel sera bientôt transformé en musée, une évolution décidée par Liana Marabini, sans concertation avec la mairie. « Des œuvres nous seront prêtées par le Centre Pompidou » ou encore « le Victoria and Albert Museum » de Londres (ces deux institutions confirment des discussions en cours), annonce crânement la maîtresse de maison. Se présentant comme une « amoureuse de l’art », elle rappelle avoir déjà exposé des œuvres du grapheur Bansky ou du sculpteur Damien Hirst.

De fait, l’art est une constante dans sa « bio » diffusée sur Internet. L’art et la religion. Responsable de la branche monégasque des Mécènes des musées du Vatican, une association de riches donateurs, elle est aussi éditrice, autrice de livres de cuisine – ses recettes ont souvent un rapport avec l’histoire chrétienne –, collectionneuse de livres anciens, productrice et réalisatrice de films, fondatrice d’un festival de cinéma catholique à Rome… Mais, malgré un indéniable entregent, elle s’avère peu connue dans les cercles vaticanistes.

**Réhabiliter Pie XII**

Son histoire, du moins telle qu’elle la retrace, est celle d’une jeune Roumaine partie de son pays à l’âge de 25 ans, après des études de « français médiéval » à Bucarest. En Italie, elle rencontre son futur mari, Mauro Marabini, alors un « roi des chaussures de luxe pour femmes » à Bologne. Se prévalant d’un « talent pour les âmes » régulièrement mis au service de « prêtres en crise de foi », elle affirme avoir suivi une formation en psychanalyse, puis des études de criminologie – option « tueurs en série » – à Londres.

Ce qu’elle sait en matière d’art et de cinéma, Liana Marabini assure l’avoir « appris sur le tas ». Ses films – sept longs-métrages, deux documentaires – défendent, d’après elle, des « valeurs positives ». Par exemple *Shades of Truth* (« ombres de vérité », 2015) – avec Christophe Lambert, un habitué de ses productions – destiné à réhabiliter le rôle du pape Pie XII auprès des juifs pendant la seconde guerre mondiale (film très critiqué par le journal du Vatican, L’Osservatore Romano) ; ou le prochain, *Tulipomania*, sur la première bulle spéculative aux Pays-Bas, « une critique de l’avidité ».

Financés par les fonds propres des Marabini par le biais de leur société de production, Condor Pictures, la plupart de ces films ne sont pas distribués en salle, ni sur les plateformes type Netflix, mais diffusés en streaming. Pour en faire la publicité, Liana Marabini se montre très active sur les réseaux sociaux, en particulier sur celui d’« Elon », comme elle appelle le patron de X, Elon Musk.

La productrice ne tarit pas d’éloges sur l’homme d’affaires, comparé, dans l’un de ses posts sur X, à Jésus, à Alexandre le Grand, à Christophe Colomb ou encore à Leonard de Vinci, bref à « ceux qui ont changé l’histoire par leur génie ». Elle « aime » aussi beaucoup Donald Trump, car « il aime sa patrie », et Giorgia Meloni, « la meilleure première ministre que l’Italie ait jamais eue ». Pour elle, ces trois-là ont un point commun : « avoir le courage de faire ce qu’ils disent », notamment en matière d’immigration, autre sujet cher à son cœur. Sur son compte X, la promotion de ses films alterne avec ses retweets dénonçant pêle-mêle les mauvais traitements infligés aux chiens, l’« immunité » qui serait accordée en Europe aux violeurs et criminels étrangers, le port du voile intégral, les Palestiniens ou les attaques contre les « valeurs de l’Occident »…

**Blondeur nue et foi profonde**

La préservation des « valeurs », c’est, confesse Mme Marabini, l’un des avantages des régimes monarchiques et l’une des raisons qui l’ont incitée à s’établir à Monaco, où le catholicisme est religion d’État, et où, accessoirement, l’avortement est criminalisé. Elle ne manque pas non plus de vanter l’enseignement de l’Institut international de théologie, dont elle est membre du conseil d’administration. Fondée par le pape Jean Paul II en Autriche, cette université privée dispense un mastère spécialisé dans « l’institution du mariage et de la famille ». La « préservation des valeurs », toujours. C’est d’ailleurs Jean Paul II qui aurait, en 1996, donné sa bénédiction à la création de la statue de Menton lors d’une rencontre au Vatican avec une « grande amie » de Liana Marabini, la sculptrice Daphné Du Barry, l’autre femme derrière Notre-Dame des Innocents.

Cette artiste d’origine néerlandaise vit entre la Côte d’Azur et la Toscane, où elle a son atelier. Née Dorothea Daphné Vissinga en 1950, aux Pays Bas, étudiante en musique classique, puis en littérature, elle dit avoir posé pour Salvador Dali, chez qui elle a rencontré, en 1971, son mari, le critique d’art français Jean-Paul Du Barry. Avant de se former à la sculpture, elle a eu une brève carrière de chanteuse de bluettes, telle *Porto-Vecchio*, en 1982, coécrite par Didier Barbelivien – trois minutes quarante-six de rimes en « o » et une pochette de 45-tours où elle promène sur une plage sa blondeur quasi nue et son cheval blanc. <https://youtu.be/9-rlryL66nU>

Baptisée « vers l’âge de 30 ans », dit-elle au téléphone dans un français parfait, elle ne fait pas mystère d’une foi profonde transmise par son époux, mort en 2012. « J’ai entendu des voix, celles de la Vierge bien sûr, qui m’ont demandé de créer cette statue », se souvient l’artiste, avant de préciser avoir sculpté sept bébés, « pour les sept continents », représentés dans des positions « que l’on peut voir sur les échographies ». Bien sûr, conclut-elle, « la Vierge montre, mais ne juge pas ».

La statue n’est pas près de déménager des jardins du palace. Elle « restera là pour toujours », avait prévenu sa propriétaire au moment de son installation. Juste en face, plaquées sur la façade décatie du vieil hôtel Mondial, deux muses de céramique Belle Époque paraissent, dans un duo parfait, résumer l’histoire de leur voisine de bronze, manifeste anti-avortement passé presque inaperçu : la brune en cheveux, les mains jointes, semble prier, tandis que sa consœur, rousse alanguie, regarde ailleurs.